

L'amour comme suppléance **Dans le séminaire *Encore***

Bon, c'est entendu : *il n'y a pas de rapport sexuel*... Mais il y a tout de même des relations entre les sexes, des occasions de jouir, du désir et de l'amour. Il faut donc que les parlêtres - comme ils trouvent le moyen de faire lien social malgré l'autisme de la jouissance - trouvent des solutions pour pallier ce que la nature ne leur offre pas en termes d'instinct. Et puisque le fait du langage est ce qui les exilent de la nature, c'est par le langage (mais aussi par l'imaginaire) qu'ils inventent des formules qui soutiennent amour, désir et jouissance.

Les productions auxquelles les humains ont recours ont d'ailleurs, Freud le souligne, un caractère éminemment tordu, sinon même pervers, que les instincts n'auraient pas, du fait de leur caractère adaptatif, et qui traduisent du même coup la mise en jeu du psychisme dans sa division. Dès ses premiers travaux sur la sexualité¹, c'est en effet le caractère aberrant et anormal de la sexualité humaine, qu'il met en valeur.

Une formule

La formule la plus évidente dans ce domaine est celle que Freud a nommé têt *fantasme*. Il définit celui-ci dans sa correspondance avec Fliess, expérience inaugurale qu'il qualifiera d'autoanalyse, comme un mixte « élaboré(s) à partir de choses entendues qui ne sont utilisées qu'après-coup » et combinant « les incidents vécus, les récits de faits passés (concernant l'histoire des parents ou des aïeux) et les choses vues par le sujet lui-même² ».

Mais il note d'emblée que le point de départ est ce qu'il appelle les « scènes primitives » auxquelles le névrosé ne cesse de revenir, parfois directement, mais plus souvent par le biais de ces fantasmes, qui sont des défenses contre leur retour et qui épurent et subliment ceux-ci.

Le fantasme est bien pour Freud une formule élective par le truchement de laquelle les sujets obtiennent la jouissance sexuelle. Il le soutiendra précisément, à partir d'une généralisation de cas cliniques, à propos d'un scénario qui retient particulièrement son attention : Un enfant est battu³ (*Ein Kind wird geschlagen*). Il faut souligner que cette formule, qui donne un bon exemple du caractère dénaturé de la sexualité humaine, apparaît à Freud aussi bien présente dans la névrose, que dans la psychose ou la perversion. L'étude qu'il élabore à partir de ces cas d'analysants montre que le fantasme se présente comme un scénario, qui implique en partie l'« autre scène » où il a sa matrice, avec un part imaginaire (une action qui se déroule), une phrase qui en donne le script, et au cœur de l'action, une dimension pulsionnelle (ici, sadique ou masochiste) qui donne accès à la jouissance sexuelle du sujet. Le fantasme apparaît même comme la condition de celle-ci, et donc comme une contrainte et une source de répétition. Et le plus subtile de la démonstration freudienne consiste dans le fait que ce petit film se décline, connaît des variations, en particulier au cours de la cure, et se révèle dialectique : les personnages changent de place, passent d'acteur à objet et l'inverse, tandis que l'action elle-même est tantôt active tantôt passive, un coup agressive et un coup signe d'un inavouable amour.

¹ Sigmund Freud, *Trois essais sur la théorie sexuelle*, Gallimard 1987.

² Sigmund Freud, « Lettres à Wilhelm Fliess », Manuscrit L, *La naissance de la psychanalyse*, Puf 1956, p. 174.

³ Sigmund Freud, « Un enfant est battu », *Psychose, névrose et perversion*, Puf 1973, p. 219.

Un mathème

Lacan reprend à son compte la notion freudienne de fantasme, dont il ne fait pas cependant un concept fondamental de la psychanalyse. Ces séminaires qui commentent la théorie de Freud et subvertissent ses concepts au fur et à mesure qu'il se les approprient, lui font une place évidente. Ceci jusqu'à ce qu'il introduise l'idée de « fantasme fondamental », c'est-à-dire, au-delà de toutes les variantes plus ou moins conscientes qui sont du registre de la « fantaisie », une formule cruciale et unique, mixte de symbolique (des signifiants), d'imaginaire (une action mettant en jeu le(s) corps), et de réel, c'est-à-dire de jouissance du vivant. Le fantasme fondamental⁴ selon Lacan est l'assise inconsciente du sujet dans sa division. C'est la « structure minimale au support du désir », et Lacan en produit donc alors le mathème : $\$ \diamond a$. Cette écriture ne détermine pas un rapport, mais une connexion dialectique (ce que représente le poinçon, qui indique un trajet réversible) entre le sujet et son objet cause de désir. C'est celui-ci que désigne la lettre *a*, prenant alors une valeur de cause : si le sujet est un effet du signifiant, il est aussi causé par cet objet qui redouble sa division.

Le séminaire *Encore*, qui est notre fil ici, reprend l'ensemble des fonctions du fantasme. C'est en quelque sorte la part perverse et inconsciente de la sexualité, qui organise un registre essentiel de la libido. Mais, reprenant en ce sens les affirmations freudiennes selon lesquelles la libido est masculine (mâle, c'est-à-dire phallique), Lacan place ce concept du côté mâle de ce qu'il appellera la « sexuation ». Il y a alors à la fois une dimension binaire à ce qui apparaît comme un répartitoire des jouissances, avec un côté mâle et un côté féminin, et une subversion de la différence des sexes dans le fait que ces deux côtés ne recoupent pas une différence anatomique ou naturelle entre masculin et féminin, mais désignent des modalités de jouissance qui sont du choix et de la responsabilité des sujets. En mettant directement en connexion le sujet avec son objet cause de désir, le fantasme est bien le moyen le plus commode de pallier l'absence de rapport sexuel. Il permet au sujet d'assurer sa jouissance par le biais d'objets partiels qu'il place du côté de l'Autre, de morceaux du corps de son partenaire. En ce sens, le mathème proposé par Lacan hérite directement du caractère pervers que Freud reconnaissait aux fantasmes des névrosés, la névrose étant pour celui-ci le négatif de la perversion, au sens où il « rêve » de ce que le pervers pratique. C'est bien ce que l'analyse d'« Un enfant est battu » implique. Lacan dira que la perversion est le « mirage » du névrosé. Ce qui le conduit logiquement a qualifié la jouissance que le fantasme permet de « fétichiste ». Le fétiche était pour Freud l'objet généralement artificiel auquel avaient recours certains patients, objet substitutif de l'organe manquant aux femmes et leur permettant de supporter ce manque. « Le fétiche est le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit enfant⁵ ». Assimiler l'objet *a* du fantasme au fétiche accentue la lecture perverse fait par Lacan dans le séminaire XX de la jouissance côté mâle. Mais c'est bien ce que Freud suggérait, quand il notait qu'« il n'est probablement épargné à aucun être masculin de ressentir la terreur de la castration, lorsqu'il voit l'organe génital féminin⁶ ».

Des femmes

Cette conception du côté masculin appelle une prise en compte de ce qui peut se passer côté féminin. C'est là que le séminaire XX montre son oscillation entre une distinction binaire des jouissances sexuelles, et une approche qui laisse à chacun quel que soit son « identité » le choix

⁴ Jacques Lacan, Le séminaire, Livre VI, *Le désir et son interprétation*, La Martinière 2013, p. 434.

⁵ Sigmund Freud, « Le fétichisme », *La vie sexuelle*, Puf 1969, p. 134.

⁶ Idem, p. 135.

de se situer d'un côté ou de l'autre. Car la clinique comme les témoignages dans leur ensemble démontrent que des femmes peuvent connaître une sexualité régie par le même type de fantasme que des hommes, c'est-à-dire en prélevant un élément partiel et électif recherché chez le partenaire. Mais la richesse du séminaire « Encore » et de déployer au-delà de Freud une lecture de la sexualité féminine qui ouvre le champ d'une grande diversité. Cette diversité sera même poussée à l'extrême, puisque refusant toute essentialisation de « La femme », toute définition d'un « être féminin » unique, d'un « éternel féminin », Lacan affirme le caractère singulier de la jouissance des femmes. Si elles ne constituent pas un ensemble fermé, comme on peut soutenir à l'opposé l'existence d'un ensemble des phallophores, le rapport de chacune d'elle à la jouissance du corps sera à la fois opaque et énigmatique, échappant pour au moins une part à toute possibilité d'être dite, nommée, localisée et repérée. C'est ce qui soutient le statut de « pas-toute », au sens où les femmes ne seraient pas-toute soumises à la loi, à la parole et à la logique phallique. *Pas-toute* suppose, rappelons-le, que cette jouissance féminine que décrit Lacan en 72-73 n'est pas exclusive de la première jouissance, mais qu'elle est « supplémentaire » à celle-ci, qu'elle vient en plus.

Sexuation

Le tableau de la sexuation⁷ montre comment, si du côté de « l'homme », celui-ci, inscrit par la fonction phallique, soutient son désir en situant de l'autre côté l'objet *a* de son fantasme, l'autre côté montre « à quoi la femme a foncièrement rapport ». Or, ce que les deux flèches qui partent de la femme (écrite *La barrée*), visent, c'est d'une part le phallus, grand Phi, (Φ), placé du côté du partenaire ; ce qui revient à dire que cette femme cherche le phallus chez celui-ci, ou qu'elle trouve chez celui-ci son être phallique ; et l'autre flèche vise un petit mathème extrêmement précieux que Lacan écrit $S(A)$. « De ce $S(A)$, je ne désigne rien d'autre que la jouissance de la femme⁸ ». C'est donc ici, dans une division des sujets féminins, que s'inscrit la jouissance féminine comme Autre, et comme supplémentaire. Ce mathème est apparu tôt, chez Lacan, dans son graphe du désir. Puis, dans *Le désir et son interprétation*, il désigne ce qu'il y a d'insaisissable pour Hamlet dans le désir de sa mère, Gertrude, en tant que femme. Il faut parvenir à *Encore*, pour qu'il soit aussi clairement l'indice de ce qui est radicalement Autre chez une femme, aussi bien que pour elle. Car une femme est « Autre pour elle-même ». D'autant qu'il ne met pas seulement en jeu un autre parfaitement barré, manquant, mais qu'il indique *S*, le signifiant, de ce manque irréductible.

Dans *Encore*, c'est donc côté féminin qu'est repérée cette jouissance toujours Autre à elle-même ; même si Lacan admet que quiconque, indépendamment de son anatomie, sa génétique et son état-civil peut se ranger de ce côté. Mais les cas qu'il mentionne ne sont pas banals, puisqu'ils relèvent essentiellement du registre des grands mystiques, comme Jean-de-la-Croix. Lire diachroniquement Lacan nous conduira bien sûr à dire que par la suite, c'est la jouissance de chaque parlêtre, sans référence sexuée, qui se verra reconnue ces caractères, qui relèvent en fin de compte du fait que la jouissance pour Lacan finit par être le réel – c'est-à-dire l'impossible à dire – pour tout être parlant. Mais *Encore*, par cette partition entre le côté mâle et le côté féminin, a aussi comme message de situer l'amour du côté des femmes. Il n'hésite pas à l'occasion de mettre en évidence une touche de folie, dans cette position, à dire les femmes « folles », mais pas du tout. La folie dont il s'agit est ainsi le pendant du fétichisme masculin : si le fétiche est du côté des mâles, le trait que Lacan prête à la position féminine est une couleur d'érotomanie. « Si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare

⁷ Jacques Lacan, Le séminaire, Livre XX, *Encore*, Le Seuil 1975, p.73.

⁸ *Ibid.*, p. 78.

la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de l'amour⁹ ». Autrement dit, les femmes se croient aimées ou veulent l'être.

Amours

« Après ça, pour vous remettre, il ne me reste plus qu'à vous parler d'amour¹⁰ ». Nous remettre, c'est nous consoler, en somme. Car ce que ce séminaire soutient concernant l'amour, c'est qu'il n'est pas seulement, comme le fantasme, un palliatif du non-rapport sexuel : il en est une *suppléance*. Il en tient lieu, au point que dans l'amour, nous croyons que ce rapport existe. L'amour est pour Lacan la seule vraie suppléance au non rapport sexuel. Et ce qu'il dira de nouveau sur ce sujet, qu'il a déjà abordé à plusieurs reprises, c'est qu'il fera place enfin à la possibilité d'un amour qui tienne compte du réel. Mais qu'est-ce que Lacan nomme ici amour, non sans conclure en toute fin de cette année de cours que « la vraie amour débouche sur la haine¹¹ » ? Eh bien, comme il n'hésite pas à le dire, c'est de « la vraie amour ». En quoi serait-ce une suppléance au plein sens du terme, C'est que, « il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate¹² ». Nous retrouvons ici le message du tableau de la sexuation, car Lacan précise cette inadéquation, qui fait que les partenaires restent séparés par la différence de leurs jouissances qui exclue toute harmonie : « inadéquate – perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet *a* – et de l'autre, je dirai folle, énigmatique ». Or, il n'en est pas de même dans le champ de l'amour. Car il y a alors un authentique rapport : « Tout amour se supporte d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients ». C'est à ce niveau-là, inaccessible aux partenaires car inconscient et de ce fait méconnu d'eux, que l'amour est suppléance et qu'un rapport existe. Et celui-ci n'est pas affaire de sexe, ni de jouissance (puisque « la jouissance de l'Autre n'est pas le signe de l'amour » : comme l'illustre la rencontre amoureuse, contingente, qui produit son effet d'évidence, c'est d'être à être, qu'il y a rapport dans ce (ou cette) vrai(e) amour.

Y-a-t-il chez Lacan, par Lacan, dans le séminaire XX, quelque chose de nouveau concernant l'amour ? Ce terme de « vrai » nous alerte : il suppose qu'il existe un faux amour, ou en tout cas un amour trompeur. Lacan a pu en effet, comme Freud, dénoncer la tromperie des sentiments, et de l'amour particulièrement. Le *senti-ment*, donc ce qu'on éprouve ne prouve rien. Nos affects nous égarent. Et la clinique comme la vie quotidienne nous rappellent à quel point l'amour relève d'abord de l'imaginaire. L'insistance mise par Lacan sur ce qu'il nomme « hainamoration » n'est pas sans inciter à la prudence. Et si l'amour n'implique pas seulement l'imaginaire mais aussi sinon surtout le symbolique, c'est que dans ce domaine, la parole et les mots sont convoqués avec force. On avoue son amour, on en fait des serments, on s'engage. Avec force et conviction, on veut transformer le coup de foudre de la rencontre, de la pure contingence, en nœud indissoluble, nécessaire et inscrit dans la durée. Puis il y a aussi cette idéalisation (surestimation de l'objet, disait Freud) qui fait que tout défaut s'estompe, que la réalité s'efface au profit du rêve et de l'élévation. Le narcissisme est l'assise ! L'amoureux a beau jeu d'oublier le réel, donc, de sublimer ce qu'il ressent, négligeant la pulsion et la jouissance, sinon en la réduisant à l'enthousiasme et à la béatitude que procure l'illusion de l'harmonie, de la complétude et de l'union : le sexe sépare ; l'amour unie. Si je dis ici que le sexe sépare, c'est au sens où l'une des principales étymologies du mot, venant du sanskrit, est le latin *secare*, qui veut dire couper. On entend là que le sexuel s'appuie sur la différence des sexes, et donc la

⁹ Jacques Lacan J., « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », *Écrits*, Seuil 1966, p.733.

¹⁰ *Ibid.*, p. 76.

¹¹ *Ibid.*, p. 133.

¹² *Ibid.*, p. 131.

distinction, sinon l'opposition du masculin et du féminin. Mais ce que nous avons dit du fantasme va bien dans ce sens, car celui-ci suppose que les deux partenaires de la relation sexuelle ne font pas *un*, mais que chacun joue sa partie et jouit non de l'Autre, avec et par l'Autre, mais par la présence de son objet fantasmatique. Or l'amour donne indéniablement le sentiment de faire *Un*, ce qui en fait une authentique suppléance au non rapport.

Un amour plus digne

Mais ce qui est neuf dans le séminaire XX, c'est que Lacan y parle aussi de ce qu'il appelle « un nouvel amour »¹³. Il en emprunte le terme au poète Arthur Rimbaud et à un superbe poème, qu'il cite, « A une raison ». Ces vers sont rythmés par cette réplique lancinante : « Le nouvel amour ».

*Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.
Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche.
Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne : le nouvel amour !*

Lacan ne garde pas ce « Le », de Rimbaud, et dit « Un ». C'est en effet qu'à chaque fois, quelque chose de contingent et d'infime suffit, pour que le sujet change et éprouve un nouvel amour. Pour le poète, c'est lorsqu'on change de raison, passant par exemple de l'univers ancien, religieux, au règne révolutionnaire de la raison. Pour Lacan, c'est lorsqu'on change de « discours » et qu'une rupture opère, du fait de la contingence. C'est lorsque « L'histoire est sortie de ses gonds », comme dit Shakespeare. Or ce nouvel amour dont il parle à cette caractéristique essentielle de ne plus être l'amour trompeur, l'amour où l'on se leurre, on se dupe et on se berce d'illusion. La nouveauté est que cet amour ne fait pas fi de la réalité, ne nie pas le réel, ne se détourne pas de la jouissance et de la pulsion. Le nouvel amour tient compte du réel !

Cette veine se retrouve dans un petit texte très politique, publié dans les Autres écrits, la « Note italienne ». Celle-ci date de 1973, comme la fin d'*Encore*. Reprenant l'énoncé de cette butée qui est alors pour lui décisive, qu'il n'y a pas de rapport sexuel « qui puisse se mettre en écriture¹⁴ », il promet cependant un certain savoir, qui « n'est pas rien », car « accédant au réel », il permettrait de se passer de ce « fâcheux rapport » : « on parviendrait à s'en passer pour faire l'amour plus digne que le foisonnement de bavardage qu'il constitue à ce jour¹⁵ ».

C'est sur cette perspective, d'un amour nouveau, plus vrai et plus digne, dégagé du bavardage et des illusions, que se conclue ce séminaire et les conséquences que Lacan en tire.

Pour peu que ce ne soit pas un nouveau rêve...

¹³ *Ibid.*, p. 20 et 21.

¹⁴ Jacques Lacan, « Note italienne », *Autres écrits*, Le seuil 2001, p. 310.

¹⁵ *Ibid.*, p. 311.